

Janvier 1937

705
~~706~~
~~707~~

LES EVÉNEMENTS

Retour de l'U.R.S.S.

J'ai laissé André Gide sur la phrase où il reconnaissait que les errements de l'U.R.S.S. mettaient la culture en péril. Et il faut lire en effet les fortes pages consacrées au complexe de supériorité qui joue à plein dans tous les domaines. C'est désormais l'U.R.S.S. uber alles. Hélas ! et par là aussi les soviets s'embourgeoisent, une aristocratie conformiste et bien pensante se reforme.

« Comment n'être pas choqué par le mépris, ou tout au moins l'indifférence que ceux qui sont et qui se sentent « du bon côté », marquent à l'égard des « inférieurs », des domestiques, des manœuvres, des hommes et des femmes « de journée », et j'allais dire des pauvres. Il n'y a plus de classes, en U.R.S.S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop ; beaucoup trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même plus exactement : c'est pour ne plus en voir que j'étais venu en U.R.S.S. » (p. 64).

Finie la Révolution, il faut l'exploiter, il faut qu'elle nourrisse son homme. Vraiment la déception est trop forte pour Gide et c'est là que se place la plus dure critique :

« Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fut ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé »

Et pourtant cette critique même

prit soit moins libre, plus courbe, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé»

Et pourtant cette critique même est dépassée par l'entrelignes des pages consacrées à Staline. Le Tsar était le petit Père et le Pape, Staline est Dieu: il remplace l'icône, il faut pour lui parler un langage spécial, dans le pays des tovarich son nom ne peut être prononcé ou écrit si l'on ne le fait précéder d'une flagornerie constante comme «maître des peuples»: pourquoi pas sa Grandesse ou sa Majesté ?

Et Gide y revient tristement :
«Les fronts n'ont jamais été plus courbés.»

Ce n'est pas la dictature du prolétariat promise, c'est bien celle d'un homme. Pour avoir négligé et peut-être méprisé l'histoire Gide a mis près de vingt ans pour reconnaître que la révolution russe tout comme la française n'apporte au monde que la guerre et a couronné son empereur.

Quant à l'art sa faillite n'est pas moins sûre si l'U.R.S.S. reste dans la ligne suivie. Gide en donne une preuve typique. Ayant à parler de littérature à Leningrad il s'était proposé de dire entre autres ce qui suit :

« Du moment que la révolution triomphe et s'instaure, et s'établit, l'art court un terrible danger, un danger presque aussi grand que celui que lui font courir les pires oppressions des fascismes : celui d'une orthodoxie. L'art qui se soumet à une orthodoxie, fût-elle celle de la plus saine des doctrines, est perdu. Il sombre dans le conformisme. Ce que la révolution triomphante peut et doit offrir à l'artiste, c'est avant tout la liberté. Sans elle, l'art perd signification et valeur. »

Et bien, ces propos en somme anodins et même favorables n'ont pu être tenus. Gide a été censuré. Parions qu'à Rome, sous le fascisme abhorré, ils auraient été autorisés. En tout cas l'équité eût voulu que, par une note, Gide formulât une réserve sur « les oppressions des fascismes » car c'est à Moscou qu'il les trouvait.

Ne soyons pas trop exigeant. Parti plein d'espoir et de joie pour Moscou, Gide n'en rapporte qu'angoisse et déception. On sent bien qu'il faut qu'il se force pour faire un acte de foi et lui, le pacifique, ne trouve pas d'autre motif de ranimer ses espérances que

quelques commentaires, l'intervention soviétique en Espagne.

C'est à se demander si malgré tous ses appels à la liberté, lui-même est resté aussi libre qu'il le fut. Car que peut faire l'URSS. en Espagne, sinon y propager les erreurs qui ont fait tourner la révolution en dictature de Staline et n'ont remplacé un conformisme que par un autre ?

Comment Gide a-t-il pu oublier la parole du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ?

Jean DOBELLE

tes a
serai
oblig
anné
ciers
appe
de r
des r
ses.

UN (

Un
Gouv
cont
mill: